

GRANDES VOIX POSTALES

par Pierre Kyria

L'un des sommets de l'art épistolaire : quand George Sand et Gustave Flaubert s'écrivaient

✍ **Gustave Flaubert, George Sand, CORRESPONDANCE, texte édité, préfacé et annoté par Alphonse Jacobs, Flammarion.**

Ils ont failli se manquer et cela eût été dommage si l'on en juge par l'exceptionnel legs qu'ils nous ont transmis : cette *Correspondance*, l'une des plus belles et des plus enrichissantes qui soient, que M. Alphonse Jacobs nous permet de découvrir dans une édition en tous points remarquables.

C'est le 30 avril 1857 que George Sand et Gustave Flaubert se rencontrent, au théâtre de l'Odéon, pendant un entracte, simple entrevue, mais quelques mois plus tard George Sand insérera dans son feuilleton hebdomadaire du *Courrier de Paris* quelques pages admiratives sur *Madame Bovary* paru cette année-là avec les remous que l'on sait. Deux ans plus tard, ce sera la première entrevue sérieuse entre les deux écrivains au domicile parisien de Sand. Le vrai départ de leur amitié ne date cependant que du 27 janvier 1863 lorsque l'auteur de *La mare au diable* consacre dans *La Presse* un article élogieux à *Salammô* plutôt malmené par la critique. Premiers échanges amicaux interrompus en mars 1864, repris en 1866 et qui vont dès lors s'approfondir jusqu'à la mort même de Sand en 1876.

Ainsi, au fil des années, éprouveront-ils le besoin de se confier, de se mesurer en regard des événements qu'ils pourront vivre, de confronter leurs points de vue, sans cesser d'être alarmés l'un pour l'autre lorsque les choses tournent plus ou moins mal. Ils se verront pourtant assez peu : les dîners Magny fondés par Sainte-Beuve les réuniront un temps ; il ira à Nohant, elle se rendra à Croisset.

Elle sera pour lui le « chère maître ». Il sera pour elle « vieux de mon cœur », « mon gros enfant chéri », « Cruchard » et le « vieux troubadour ».

C'est d'abord un « être mystérieux » que Sand verra en Flaubert. Il protestera : « Moi « un être mystérieux » ! chère maître, allons donc ! Je me trouve au contraire d'une platitute écoeurante, et je suis parfois bien ennuyé du bourgeois que j'ai sous la peau. » De son côté, il n'ira pas sans s'étonner du goût qu'il a pour cette curieuse femme : « Je me demande, moi aussi, pourquoi je vous aime. Est-ce parce que vous êtes un grand homme ou un être *charmant* ? Je n'en sais rien. » En fait, elle s'attendrit sur ce gros bougon malheureux par tout ce qu'elle sent en lui de déplacé (par rapport à l'environnement moral et artistique de son temps), de différent, de meurtri et d'obstinément farouche, de fragile aussi. Cet écorché-vif qui se regimbe et flamboie de colères dans le secret de son cabinet avant de retomber dans de lugubres ratiocinations l'émeut ; son pessimisme stimule son optimisme, son défaitisme est la brèche par où elle peut déverser son trop plein d'humanisme raisonné (et un peu raisonneur), son inappétence devant la vie réveille son besoin de donner, d'être utile, de servir, de convaincre. Elle trouve là son compte : son bon sens communautaire vient battre de ses vagues apitoyées ou sermonneuses la forteresse de Croisset où l'ermite s'accouple avec les mots pour se refuser à la vie. Son bon sens y gagne, sa foi en la vie aussi autant que son instinct (maternel) d'aimer. Elle est dans la logique passionnelle de sa vie — de femme et d'écrivain.

Ces affinités de l'intelligence qui tablent sur les troubles incertitudes de la sensibilité, en les dominant, n'évitent

pas les heurts lorsqu'on passe du registre personnel au domaine général. Ainsi en politique. A la chute de l'Empire, Sand s'enthousiasme pour la République, Flaubert lui ne croit qu'à l'Apocalypse. Tous deux ne comprennent rien à la Commune ou plutôt la condamnent, comme on condamnait en Mai 68, vues de province, les barricades du Quartier latin et les voitures incendiées. Mais Sand s'alarme, s'attriste, voudrait comprendre. Flaubert, a contrario, s'enferme dans *Saint-Antoine*, la « dernière manifestation du Moyen-Age ». Les Prussiens et les ouvriers, il les met dans le même sac ! Lui rêve d'une République à la Platon, dirigée par des « Mandarins », seuls garants de la justice. En d'autres termes, il transpose en doctrine politique son élitisme littéraire.

T rès peu pour Mme Sand qui réplique : « *Les mandarins* n'ont pas besoin de savoir, et l'instruction même de quelques uns n'a plus raison d'être, sans un espoir d'influence sur les masses... Je suis une femme, j'ai des tendresses, des pitiés et des colères. Je ne serai jamais ni un sage ni un savant. » On imagine Flaubert regimbant contre cette sentimentalité déplacée, lui, qui, tout à coup, voit rouge. Le suffrage universel ? Comment peut-elle y croire ? « Le suffrage universel tel qu'il existe est plus stupide que le droit divin. (...) La masse, le nombre est *toujours* idiot. » Et du coup, ce contempteur féroce des bourgeois vire à l'ultra : « Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la



Une photographie de Jenny de Vasson, qui vécut dans le Berry de George Sand. (extrait du superbe album *Une femme*)

Commune, et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats.»

Au reste, ils divergent dans bien d'autres domaines. A commencer par leur façon de considérer la vie. En 1870, Flaubert écrit : « J'entre dans la période hargneuse et misanthropique : tout et tous m'ennuient et m'irritent. » Sand réplique : « Il n'y a pas de vieillesse dans le sens *hargneux* et *misanthrope*... Tu ne seras jamais fort et c'est tant mieux. Il ne faut pas non plus vivre seul ». On va voir, au cours des années, se multiplier ce genre d'échanges. En 1872, Sand : « Je t'en veux de devenir sauvage et mécontent de la vie. Il me semble que tu regardes trop de bonheur comme une chose possible, et que l'absence de bonheur, qui est notre état chronique, te fâche et t'étonne trop... vivre en soi est mauvais » et elle lui conseille de se marier. Quel conseil ! Flaubert s'en irrite et confiera à la princesse Mathilde que le côté « bénisage » de son amie » [lui] tape quelquefois sur les nerfs.

Dans leurs écrits, Sand se livre et même se délivre, Flaubert s'éclipse et se retient ; il lui est naturel à elle d'éclairer son œuvre de son expérience et de ses convictions personnelles, il fait exactement le contraire, aspirant à l'œuvre pure. Le lecteur ne s'y trompe pas : Mme Sand est populaire, se répand dans les gazettes ; Flaubert est souvent mal compris, peu admiré, tenu à l'écart comme il se tient en dehors. Souvent Sand ne soumet pas tout à la perfection du style, Flaubert ne fait que cela. Tout au long de leur correspondance, ils en

L'IDIOT GENIAL

 Meschonnic, GUSTAVE FLAUBERT,
éditions Jean-Cyrille Godefroy.

- Voici enfin réunis les premiers textes de Flaubert, nouvelles, chroniques, réflexions. Meschonnic a raison de parler dans sa préface d'écriture satanique. Le jeune Flaubert, l'idiot génial, manie avec férocité le glacial et le bouillant, la pâle lueur de la lune, et la fureur charbonneuse des éléments. Une odeur de cimetière et de sang plane sur ces récits qui contiennent toute l'œuvre en germe. Flaubert y manifeste déjà le goût maniaque de la description accumulative, assorti de cette charge explosive d'humour que l'on retrouvera plus tard dans *Bouvard et Pécuchet* et le *Dictionnaire des idées reçues* par exemple. Ce ne sont pas seulement des personnages qui hantent Flaubert, mais aussi des types. On retiendra les pages désopilantes du *Commis*, observé à la façon d'un zoologue. Quant à Emma Bovary, la voici déjà sous les traits d'une certaine Mazza victime de la passion à laquelle elle s'abandonne. Car Flaubert, dès ce texte, aime à voir se flétrir les chairs coupables. Non qu'il se pose en redresseur de torts, mais ce *Conte philosophique* témoigne de la lucidité impitoyable de cet écrivain qui s'acharnera tout au long de son œuvre à disséquer la société, en particulier la société de province dont l'ennui et la médiocrité le fascinent.

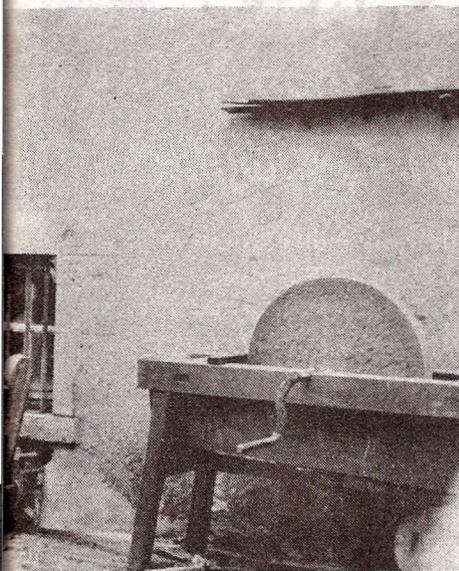
Marie-Louise Audiberti

discutent avec fièvre. Il n'est pas facile à vivre, le père Flaubert ! Après une visite à Nohant, Sand éprouve une certaine déception que reflètent les notes de son agenda, en 1873 : Flaubert « veut toujours tout empêcher pour parler littérature », il n'aime ni le bruit, ni la gaieté des enfants ni tout le joyeux tumulte d'une amicale compagnie. « Je suis fatiguée, *courbaturée* de mon cher Flaubert » note-t-elle, et bien qu'elle l'aime davantage que Tourgueniev qui fut également de la partie, elle avoue le regretter parce qu'il « a la grâce de la simplicité vraie et le *charme* de la bonhomie. » En 1874, elle lui écrira : « Tu aimes trop la littérature, elle te tuera et tu ne tueras pas la bêtise humaine... Tu as trop de savoir, et d'intelligence, mon Cruchard, tu oublies qu'il y a quelque chose au-dessus de l'art, à savoir la sagesse... » Mais Flaubert restera ferme sur ses principes d'écriture.

Ainsi Sand et Flaubert fileront-ils leurs vies, chacun tirant un peu sur la quenouille quand se forment des nœuds, chacun ne taisant pas leurs misères, leurs joies, leurs désillusions. Sand, besogneuse et entourée de ses enfants et d'amis, se collant lucidement avec la vie sans rien perdre de son allant, de son goût des choses et des êtres ; Flaubert, besogneux et sombrant de plus en plus dans une « invincible mélancolie », plus seul que jamais, n'ayant jamais au fond, de « tendresses d'esprit », comme il le confiait en 1853 à Louise Colet, que pour les « inactifs, les

ascètes, les rêveurs », gardant au cœur « quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes ». Une moisissure d'âme dans la cornue d'un alchimiste du verbe. En maintes occasions, ils seront prompts à se secourir à la perte d'amis ou de proches, dans leurs difficultés matérielles : Sand, surtout, viendra au secours de son ami pour tirer plus d'argent de Michel Lévy, l'éditeur que Flaubert prendra en grippe ou, geste d'une belle allure, lorsque en partie ruiné par la faillite de son neveu par alliance, elle lui proposera de racheter Croisset pour lui en laisser l'usufruit. Flaubert en aura les larmes aux yeux : « Ah ! chère maître ! quel cœur est le vôtre ! votre lettre m'a attendri jusqu'aux larmes. Vous êtes adorable, tout bonnement ! »

Cette admirable correspondance en qui René Dumesnil — l'auteur du superbe *Gustave Flaubert* (Nizet 1943, 1967) — voyait à juste titre « un chef d'œuvre de sensibilité », nous est aujourd'hui restituée dans une édition d'une rare qualité. Non seulement M. Jacobs a regroupé les textes disséminés dans des éditions anciennes, incorrectes, introuvables depuis longtemps, mais il a su les intégrer dans un appareil de renseignements biographiques et de notes critiques qui éclairent tous les aspects de cette correspondance, en apportant toutes les précisions souhaitables sur les lieux, faits et personnages auxquels il est fait allusion. Le tout sans le moindre pédantisme mais avec une extrême exactitude et clarté de ton. Vraiment un fort bel écrivain pour un des sommets de l'art épistolaire. ■



photographe au début du siècle - Jenny de Vasson, éd. Herscher).